

## **DÉCRIRE UN "PARLER JEUNE" : LE CAS DU CAMFRANGLAIS (CAMEROUN)**

**Carole de Féral**

Université de Nice-Sophia Antipolis  
UMR 6039 *Bases, Corpus et Langage*

On observe, dans la partie francophone du Cameroun, des pratiques langagières propres aux jeunes, connues des linguistes sous le nom de *camfranglais* (cf., par exemple, Biloa 2003, Echu 2001, Efoua-Zengue 1999, Essono 1997, Féral 1993, 1998, 2004, Fosso 1999, Mendo Ze 1992). Le *camfranglais*, tout en respectant en grande partie la syntaxe du français courant, fait appel, dans des proportions variées selon les discours, à des termes qui ont subi des processus formels (troncation, métathèse...) ou à des emprunts (langues africaines comme le duala et l'ewondo mais surtout anglais et pidgin-english).

Ces pratiques rappellent ce qui se passe ailleurs en Afrique (cf. par exemple, pour le nouchi en Côte-d'Ivoire, Kouadio N'guessan 1992 et ici-même, Lafage 2002) et en France (Billiez 1992, Caubet et al. 2004, Goudaillier 2001, *Langue française* 1991 et 1997, Seguin et Teillard, 1996) non seulement par les processus linguistiques mis en œuvre mais aussi par le fait qu'elles sont nées et qu'elles évoluent dans des contextes plurilingues où il ne s'agit plus pour les jeunes, par une langue transmise par la famille, de revendiquer une identité ethnique ou régionale mais, au contraire, de construire grâce à la connaissance d'une variété commune, de nouvelles identités.

Au Cameroun, les jeunes qui parlent camfranglais s'approprient le français de telle façon qu'ils lui permettent de véhiculer une identité non seulement francophone mais aussi "jeune", urbaine et même nationale dans un pays où co-existent près de 280 langues (Brenzinger 2004)<sup>1</sup>. Cependant, le nom *camfranglais* que j'ai choisi d'utiliser pour parler de ces pratiques peut faire penser que nous sommes en présence d'un produit linguistique, d'une variété qui aurait des contours bien définis et qui se distinguerait nettement du français courant. Je vais donc m'attarder sur la dénomination elle-même et les représentations qu'elle est susceptible d'engendrer, avant de parler des phénomènes linguistiques qui peuvent nous aider à caractériser le *camfranglais*.

---

<sup>1</sup> L'*Atlas linguistique du Cameroun* (Dieu et Renaud, 1983) recensait, il y a plus de vingt ans, 248 langues, y compris les deux langues officielles. Hagège (2000 : 190) estime le nombre à 270.

## 1. Dénominations

Dès les années 1970, j'ai relevé, chez des jeunes de Douala et de Yaoundé, l'existence de pratiques langagières qui faisaient appel à des mots (ex. *reme*, "mère"; *kolo*, "mille"; *kwat*, "quartier"; *du* "faire" ; *go*, "aller"<sup>2</sup>) qui seraient identifiés aujourd'hui comme *camfranglais* mais que les locuteurs interrogés -élèves et étudiants pour la plupart- appelaient *français makro* ("français des voyous", cf. Féral 1989)<sup>3</sup>. Cette appellation semble avoir disparu et depuis les années 1980, les enseignants, chercheurs et journalistes font référence au *camfranglais* qui est sans doute une manifestation de l'évolution et de l'expansion du *français makro*.

Chez les locuteurs, le terme *camfranglais* (prononcé [kam]) est fortement concurrencé par *francanglais* qui semble, à l'heure actuelle, obtenir la majorité des suffrages même si une multitude d'autres termes co-existent si l'on se fie aux résultats d'une petite enquête que j'ai menée en novembre 2004 dans un établissement secondaire de Yaoundé<sup>4</sup> ainsi qu'aux observations de V. Feussi à Douala, d' A. F. Harter à Yaoundé et d'E. Ngo Ngok-Graux à Yaoundé et à Douala (communications personnelles).

Ce qu'il est intéressant d'observer, c'est que, contrairement à *français makro*, les appellations *camfranglais* ou *francanglais* affichent non pas la pratique d'une langue ("français") assortie d'une classification d'ordre social dépréciative ("makro") mais un objet linguistique apparemment bien délimité et plutôt socialement et linguistiquement valorisé puisque y sont réunis dans un mot valise (*camfranglais* ou *francanglais*) les noms des deux langues officielles du Cameroun. En outre, avec *cam* (Cameroun) dans *camfranglais*, s'affiche également une identité territoriale, nationale.

Pendant, le terme *anglais*, élément totalement visible dans les dénominations *camfranglais* et *francanglais*, est pourvu de différentes connotations qui sont susceptibles d'avoir plusieurs conséquences non seulement sur les représentations des locuteurs mais aussi sur celles des observateurs, y compris les linguistes :

(1) Dans *camfranglais* ou *canfranglais*, est mis en évidence le fait que l'anglais est en contact avec le français. Cette mise en évidence peut ainsi donner l'impression que le *camfranglais* est parlé par des sujets effectivement bilingues en français et en anglais, qui feraient de l'alternance codique. Or la plupart des jeunes Camerounais francophones ne possèdent de l'anglais que ce qu'ils ont appris à l'école dans des classes aux effectifs pléthoriques dans un pays, certes, officiellement

<sup>2</sup> la graphie choisie ici pour les termes qui ont subi une forte modification morphologique et phonétique ainsi que pour les emprunts est une transcription phonétique large.

<sup>3</sup> La plupart de ces jeunes parlaient également pidgin et *pidgin makro* (Féral, 1989).

<sup>4</sup> - À la question : "(Avez-vous une façon de parler à vous?) Comment l'appellez-vous?" posée à des élèves de trois classes (6<sup>ème</sup>, 3<sup>ème</sup> et Terminale) du Lycée d'Anguissa à Yaoundé, 5/76 réponses seulement font appel au terme *camfranglais* et aucun élève de 6<sup>ème</sup> ne l'utilise. En revanche, *francanglais* obtient la préférence d'une grande majorité d'élèves (69/96 réponses). D'autres termes sont également mentionnés : *francamanglais*, *francocam*, *argot*...

bilingue mais où la communauté francophone et la communauté anglophone ne se mélangent généralement pas et ne manifestent pas une grande estime mutuelle. S'il est absolument nécessaire d'être francophone pour parler camfranglais, il n'est pas besoin de savoir l'anglais : le camfranglais n'est pas un code mixte comme le *franlof* (ou *francof*) des intellectuels de Dakar, par exemple, où "les locuteurs recourent au mélange des deux codes [français et wolof] de manière telle que la compétence en français du sujet parlant apparaisse comme étant au moins égal à sa compétence en wolof" (Thiam, 1994 : 50).

(2) La présence du terme *anglais* risque d'entraîner une surestimation de l'influence directe de l'anglais (non seulement co-langue officielle camerounaise mais aussi langue de la mondialisation) dans les pratiques des jeunes et une sous-estimation du rôle du pidgin-english en tant que pourvoyeur de termes d'origine anglaise. En effet, la très grande majorité du lexique pidgin est d'origine anglaise et le pidgin-english est parlé non seulement dans toute la partie anglophone du Cameroun mais aussi dans une partie de la zone francophone (région bamiléké, Douala, et même, dans une moindre mesure, Yaoundé, pourtant située en dehors de l'aire proprement pidginophone (cf. Féral 1989, 1994). De ce fait, il y a, à mon avis, bien plus de locuteurs de *camfranglais* qui parlent couramment le pidgin que couramment l'anglais.

(3) Avec le mot valise *franglais* (cf. Etienne, 1964), l'observateur peut être incité à considérer ces pratiques comme comportant une menace pour le français non seulement en l'"abâtardissant" mais aussi en risquant de donner naissance, dans un avenir plus ou moins proche, à une sorte de pidgin ou de créole. Il est possible, d'ailleurs, que le mot *camfranglais* soit né de la bouche d'un universitaire ou d'un journaliste camerounais soucieux de la santé du français, et repris par la suite par la presse (le camfranglais est très médiatisé) puis par les jeunes .

## 2. Éléments linguistiques

Comme pour les parlers des jeunes en général, ce qui est saillant en *camfranglais*, et ce qui semble être spécifique a trait au lexique. Il est donc nécessaire, dans un premier temps, de dresser un inventaire lexical des termes qui permettent de donner une identité *camfranglaise* au français. On doit alors se demander dans quelle mesure dresser cet inventaire pose des problèmes similaires ou sensiblement différents de ceux que l'on rencontre lorsqu'on doit établir un inventaire lexical de "français d'Afrique" .

1- Tout d'abord, il faut se rappeler que tous les emprunts ne permettent pas, évidemment, de donner une identité *camfranglaise* au discours , notamment ceux qui se réfèrent à des *realia* locales. Par exemple, "Je mange du *ndole*", où l'emprunt *ndole* répond à un besoin référentiel, est utilisé non seulement par les Camerounais mais aussi par les Européens. Pour ces termes, les inventaires déjà existants (Mendo Ze et Tabi Manga 1979, Équipe Ifa, 1983), bien qu'un peu vieilliss, peuvent nous aider à faire le tri.

2- Si l'on peut observer des productions originales, il faut également se rappeler qu'elles sont souvent dues à des processus sémantiques (extension, dérivation, métaphore, métonymie, ...) et à des procédés formels (dérivation, troncation...) qui, eux, ne sont pas originaux et se retrouvent aussi bien dans le "français populaire" (Gadet, 1992) et les "français des jeunes" de l'hexagone (Gadet, 2004, Goudaillier, 2001) que dans les usages courants du français parlé en Afrique (cf., par exemple, Kwofie, 2004 pour un aperçu d'ensemble; Biloa, 2003 pour le Cameroun, Boucher et Lafage, 2000 pour le Gabon ; Lafage, 2002 et 2003 pour la Côte-d'Ivoire ; Queffélec et Niangouna , 1990 pour le Congo ).

### Exemples

extension sémantique :

camf. *tchatcher*, parler "mais aussi "draguer" et "dire" (<- fr. fam. *tchatcher* : "parler abondamment" , "bavarder", *le Petit Larousse 2005* ; recensé également dans Goudaillier 2001 et Seguin et Teillard, 1996 ).

Extension sémantique et dérivation :

camf. *piaule*, "lieu où l'on habite"; camf. *piauler*, "habiter" (<- fr. fam. *piaule* : « chambre », *le Petit Larousse 2005*) ;

troncation :

camfr. *gnole* (< *bagnole*)

3- En outre, un nombre non négligeable des termes qui donnent une identité *camfranglaise* au discours ne sont pas spécifiques dans la mesure où on retrouve les mêmes formes avec les mêmes signifiés :

a) dans d'autres langues

par exemple, les très banals *go*, (<-pidgin/angl.*go*), aller; *du*, (< pidgin/angl. *do*), faire; *no*, (<-pidgin/angl. *know*), savoir, *skul*, (< pidgin/angl. *school*), école;

b) dans d'autres variétés de français

par exemple : *go* (parlers jeunes de l'hexagone et de l'Afrique de l'Ouest), "fille", mais aussi *blème* (<*problème*), cité par Goudaillier 2001 et Seguin et Teillard 1996 mais qui fait maintenant partie du répertoire verbal de nombreux jeunes en France, quel que soit leur milieu social) ou encore *galère*, "situation difficile", cité aussi dans Goudaillier 2001 et Seguin et Teillard 1996 mais également répertorié par *Le Petit Larousse 2005* comme familier.

Se pose ici le problème des frontières entre les différentes "variétés" en présence. Non seulement entre anglais et pidgin-english (cf. Féral 2004 : 590) pour ce qui est de la difficulté, et même de l'impossibilité, pour de nombreux mots, de décider s'ils ont été directement empruntés à l'anglais ou s'ils ont transité par le pidgin, mais aussi, bien sûr, entre camfranglais et français courant étant donné qu'une partie du lexique du *camfranglais* peut être, malgré la stigmatisation de celui-

ci comme parler jeune, comprise et utilisée par des non-jeunes, qui ont été locuteurs de camfranglais dans les années passées ou qui ont des enfants locuteurs de camfranglais. Se pose corollairement la question de la variété de français à prendre comme référence pour délimiter, définir ce lexique camfranglais. En effet, par exemple, des linguistes et des locuteurs camerounais pourront percevoir comme *camfranglais* des termes comme *mec*, *gonzesse*, *K.-O* et même *bachot* (baccalauréat), alors qu'un observateur français va spontanément les considérer comme du français familier ou vulgaire (*Le petit Larousse*, 2005 qualifie *mec*, *gonzesse*, *K.-O.* de familiers et *bachot*, de familier et vieilli).

Il faut également souligner le fait que l'utilisation de termes ressentis comme *camfranglais* ne répond pas en général à un simple besoin référentiel (contrairement à l'emprunt *ndole*, cité plus haut) : ils ne sont pas utilisés parce qu'il manque un terme en français. Et si le recours aux emprunts peut être systématique dans les textes de rap, par exemple<sup>5</sup>, il n'en est pas de même dans les discours spontanés, où l'on peut rencontrer une alternance entre mot français et mot emprunté, comme *do* et *argent* (soulignés) dans cet extrait de corpus (Yaoundé, novembre 2004) :

L5 : toute la musique que les papas Wemba ont faite là + ils doivent en principe avoir les do

L1 : je dis+ hein + tu as déjà *nje* (voir) sa *piaule* (maison) au Zaïre?

L5 : est-ce que papa Wemba n'a pas d'argent ?

L1: un château terrible+ merde.

L4 : XXX

L5 : papa Wemba a l'argent

L7 : papa Wemba a l'argent XXX

L2 : bon + on veut toujours un surplus

L1: Koffi même+ tu as déjà vu là où Koffi *piaule* (habite) à *Mbeng* (France)

L2 : va dire à Bill Gates de ne plus chercher l'argent

L5 : XX Bill Gates cherche encore les do là c'est à dire que en fait, c'est qu'il a créé les conditions pour que les do entrent seulement, c'est-à-dire que lui-même, ce n'est pas lui qui voudrait encoreXXX

L2: chaque année

L3: non tu sais quand on dit qu'il veut l'argent c'est parce que dès qu'il apprend qu'un ingénieur est performant quelque part il le prend ça veut dire qu'il veut toujours que son argent augmente

L2: Il veut que + Il veut toujours l'argent

---

<sup>5</sup> Extrait d'un rap de Koppo : **Je go**

Si tu vois ma **go** /Dis lui que je **go**/ je **go** chez les **wat**/ nous **fala** les **do**/ La galère du Camer/Toi-même tu **no**/ tu **bolo** tu **bolo**/ mais où sont les **do**/ (Si tu vois ma copine/dis-lui que je vais/je vais chez les Blancs/pour chercher du fric/La galère du Cameroun/Toi-même tu sais/tu travailles tu travailles/mais où est le fric ?)

Évidemment, ces textes sont susceptibles d'avoir une influence sur les pratiques ordinaires.

- L3: *puisque tous les meilleurs dans le domaine informatique sont avec lui*  
 L2: *si on te donne cent mille par jour+ tu vas vouloir cent dix mille*  
 L3 : *tu vois non + ça veut dire qu'il veut toujours que ses **do** augmentent*  
 L6: *l'argent appelle **l'argent***  
 L5 : *papa Wemba voulait encore quoi?*  
 L1 : *tu as déjà vu quelqu'un dire qu'il est insatiable ? Quand tu es habitué à avoir les **do**, tu veux toujours multiplier XX*  
 L3 : *qui n'aime pas **l'argent**+ dis donc ?*  
 L2 : ***l'argent** même c'est le nerf de la guerre*  
 L3 : *qui n'aime pas **l'argent** ?*

Pour pouvoir enregistrer ce type d'alternance , il faut avoir réglé, dans la mesure du possible, le "paradoxe de l'observateur". Ne pas tenir compte de ce paramètre, en demandant aux locuteurs, par exemple, de "parler en camfranglais" a pour conséquence l'établissement de corpus stéréotypés où est très fréquent et même systématique le recours aux emprunts parce que les locuteurs pour faire plaisir à l'enquêteur ou pour montrer à quel point ils parlent bien camfranglais ont recours à chaque fois que c'est possible à des termes identifiés comme camfranglais. Travailler à partir de tels énoncés ne pose pas de problème pour l'établissement d'un inventaire lexical et même, au contraire, permet de recueillir assez rapidement une quantité assez importante de termes. En revanche, ils ne peuvent donner qu'une image tronquée et donc erronée de ce qu'est le camfranglais en tant que pratique langagière.

L'extrait de corpus proposé ci-dessus est une conversation enregistrée, alors qu'il faisait nuit, dans un couloir non éclairé de la cité universitaire de Yaoundé. Les locuteurs ne se sont pas aperçu qu'ils étaient enregistrés et on ne leur a évidemment pas demandé de "parler camfranglais". L'enquêteur n'a pas pris la parole pour éviter d'influencer la forme du discours par sa propre façon de parler. Ce type de discours, qui pourtant ne présente qu'une petite quantité de termes camfranglais est pourtant perçu par les Camerounais que nous avons interrogés comme étant du camfranglais. Car le cadre de description du camfranglais ne peut se limiter à la phrase. Ce n'est pas parce qu'une phrase entière ne comportera aucun terme reconnu comme *camfranglais* que cette phrase ne doit pas être considérée comme faisant partie d'une conversation en camfranglais. De même, on peut dire que la définition du camfranglais ne peut se limiter à un inventaire lexical. *Skul, go, bachot, galère*, ne peuvent être définis comme camfranglais que s'ils sont actualisés dans un discours en français dans des circonstances bien déterminées (conversation entre jeunes Camerounais...). En résumé, le problème qui se pose au linguiste c'est que parler camfranglais, apparemment, c'est faire appel de façon non systématique à du lexique bien souvent non spécifique!

Il faut en outre se demander sur quelle(s) partie(s) du continuum se greffe ce lexique. Dans le corpus cité, on voit qu'il s'agit d'un français plutôt acrolectal, ce qui n'a rien d'étonnant puisque les locuteurs sont des étudiants. On doit également se demander si la syntaxe<sup>6</sup>, et les stratégies discursives utilisées par ces jeunes

<sup>6</sup> Goudaillier (2001: 29) note la tendance à l'invariabilité des formes verbales dans les parlers jeunes de l'hexagone tout en rappelant que "l'absence de toutes marques désinentielles pour

présentent des différences notoires avec ce que l'on peut observer dans des interactions entre adultes ou même entre jeunes et adultes. Pour revenir à notre extrait de corpus, il faut évidemment tenter de rendre compte d'alternances comme celles de *do* et *argent*. On ne le fera pas ici<sup>7</sup> mais on aura montré, j'espère, que la description de pratiques langagières comme le *camfranglais*, si elle doit s'atteler dans un premier temps à l'élaboration d'inventaires lexicaux, ne peut faire l'économie de l'analyse de discours spontanés.

### Bibliographie

- BILLIEZ, Jacqueline (1992) : "Le parler véhiculaire interethnique" de groupes d'adolescents en milieu urbain" in *Des villes et des langues*, actes du colloque de Dakar, Paris, Didier Érudition.
- BILOA, Edmond (2003) : *La langue française au Cameroun*, Berne, Peter Lang.
- BOUCHER, Karine et LAFAGE Suzanne (2000) : *Le lexique français du Gabon, (Le français en Afrique vol. 16)*, Nice, Institut de Linguistique française - CNRS, UMR 6039
- BRENZINGER, Matthias (2004) : "Matériaux pour la connaissance de la situation sociolinguistique de l'Afrique", Nice 21-29 mars 2004 (cours de sociolinguistique).
- CAUBET Dominique, BILLIEZ Jacqueline, BULOT Thierry, LÉGLISE Isabelle et MILLER Catherine édés (2004): *Parlers jeunes, ici et là-bas. Pratiques et représentations*, Paris, L'Harmattan.
- DIEU, Michel et RENAUD, Patrick (1983) : *Atlas linguistique de l'Afrique Centrale : le Cameroun*, Paris/Yaoundé, ACCT, CERDOTOLA, DGRST, 475 p.
- ECHU, George (2001), «Le camfranglais : l'aventure de l'anglais en contexte multilingue camerounais in *Écritures VII : L'aventure*, Yaoundé, éd. CLE, pp. 207-221.
- EFOUA-ZENGUE, Rachel (1999) : "L'emprunt : figure néologique récurrente du camfranglais, un français fonctionnel au Cameroun in Mendo Ze (éd), *Le français langue camerounaise. Enjeux et défis pour la francophonie*, Paris, Publisud.
- Équipe IFA (1983), *Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique Noire*, AUPELF (3<sup>ème</sup> éd. : 2004, EDICEF/AUF).
- ESSONO Jean-Marie (1997), « Le camfranglais : un code excentrique, une appropriation vernaculaire du français » in *Le corpus lexicographique*,

---

indiquer les différences de temps, de mode et de personne est une des caractéristiques couramment relevées dans la langue populaire". En *camfranglais*, tout se passe comme si la marque désinentielle, pour les mots empruntés, était omise lorsqu'elle est ressentie comme redondante. Ainsi la désinence de l'imparfait est présente mais la marque du participe passé absente dans un temps au passé composé puisque l'auxiliaire "avoir" donne déjà l'indication sur le temps (cf. Féral, 2004).

<sup>7</sup> Une tentative d'analyse est proposée dans Féral (à paraître).

- Méthodes de constitution et de gestion*, Louvain-la-Neuve, Duculot, pp. 381-396.
- ÉTIEMBLE, Etienne (1964) : *Parlez-vous français ?* Paris, Gallimard.
- FÉRAL, Carole de (1989) : *Pidgin-english du Cameroun : description linguistique et sociolinguistique*, Paris, Peeters/Selaf.
- FÉRAL, Carole de (1993), « Le français au Cameroun : appropriation, vernacularisation et camfrançais », in Didier de Robillard et Michel Beniamino (éds), *Le français dans l'espace francophone*, Paris, Champion, t.1, pp. 205-218.
- FÉRAL, Carole de (1994), "Créolisation d'un parler endogène : le cas du pidgin-english au Cameroun", *Études créoles*, vol..XVII, n°1, pp. 50-67.
- FÉRAL, Carole de (1998), "Français oral et camfrançais dans le sud du Cameroun" in A. Queffélec (éd.) : *Alternances codiques et français parlé en Afrique*, Actes du colloque d'Aix-en-Provence, septembre 1995, Publications de l'Université de Provence pp. 205-212.
- FÉRAL, Carole de (2004), "Français et langues en contact chez les jeunes en milieu urbain : vers de nouvelles identités" in *Penser la francophonie ; concepts, actions et outils linguistiques*, Actes des premières Journées scientifiques communes des réseaux de chercheurs concernant la langue, Ouagadougou (Burkina Faso), 31 mai-1<sup>er</sup> juin 2004, Paris Editions des Archives Contemporaines, pp. 583-597.
- FÉRAL, Carole de (à paraître) : « Ce que parler *camfrançais* n'est pas : de quelques problèmes posés par la description d'un « parler jeune » in *Langues, cultures et interaction* IV<sup>e</sup> Colloque du Réseau Français de Sociolinguistique : *Faits de langues et de cultures dans la dynamique interactionnelle* », Paris V, 7-8 octobre 2005, Paris, L'Harmattan.
- FOSSO (1999), « Le camfrançais : une praxéogénie complexe et iconoclaste », in Mendo Ze (éd) (1999), *Le français langue camerounaise. Enjeux et défis pour la francophonie*, Paris, Publisud.
- GADET, Françoise (1992), *Le français populaire*, Paris, PUF, *Que sais-je ?*
- GADET, Françoise (2003), ""Français populaire" : un classificateur déclassant ?"; *Marges linguistiques*, n°6, pp. 103-115.
- GOUDAILLIER, Jean-Pierre (2001) : *Comment tu tchatches! Dictionnaire du français contemporain des cités*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- HAGÈGE, Claude (2000) : *Halte à la mort des langues*, Paris, Odile Jacob.
- KOUADIO N'GUESSAN, Jérémie (1992) : "Le nouchi abidjanais, naissance d'un argot ou mode linguistique passagère?" in *Des villes et des langues*, actes du colloque de Dakar, Paris, Didier Érudition.
- KWOFIE, Emmanuel (2004) : *La diversité du français et l'enseignement de la langue en Afrique*, Paris, L'Harmattan-AUF.
- LAFAGE, Suzanne 2002 : *Le lexique français de Côte-d'Ivoire, appropriation et créativité (Le français en Afrique vol. 16 et 17)*, Nice, Institut de Linguistique française - CNRS, UMR 6039.
- Langue française* n° 114 (1997) : *Les mots des jeunes : observations et hypothèses*, Paris, Larousse.



*Langue française* n°90 (1991) : *Parlures argotiques*, Paris, Larousse.

*Langue française* n° 104 (1994) : *Le français en Afrique noire, faits d'appropriation*, Paris, Larousse.

MENDO ZE, Gervais (1992) : *Une crise dans les crises : le français en Afrique Noire; le cas du Cameroun*, Paris, ABC.

MENDO ZE Gervais et TABI-MANGA Jean (éds) (1979) *Inventaire des particularités lexicales du français au Cameroun*, Université de Yaoundé, Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines.

QUEFFÉLEC, Ambroise et NIANGOUNA Augustin (1990), *Le français au Congo*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence

SEGUIN Boris et TEILLARD, Frédéric (1996) : *Les Céfrans parlent aux Français*, Paris, Calmann-Lévy.

THIAM, Ndiassé (1992) : "Nouveaux modèles de parlers et processus identitaires en milieu urbain : la cas de Dakar" in *Des villes et des langues*, actes du colloque de Dakar, Paris, Didier Érudition, pp. 495- 511.